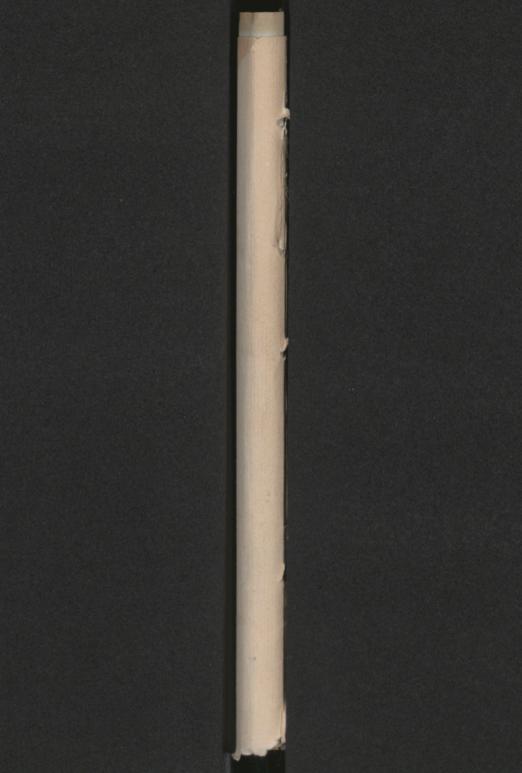
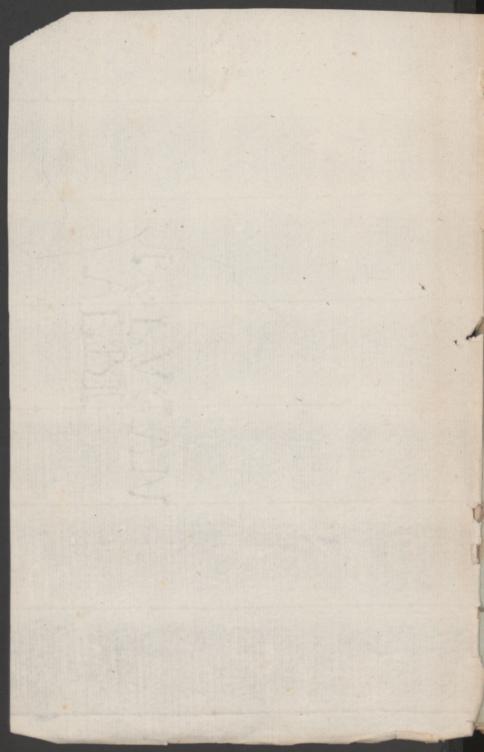
B. V. Toulouse 18



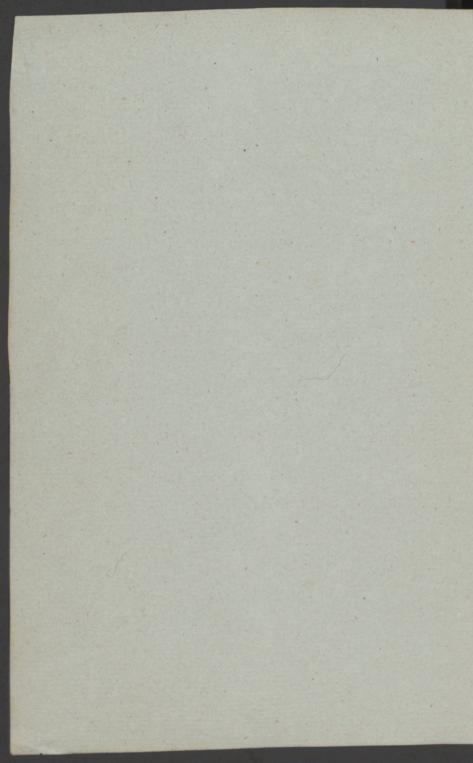


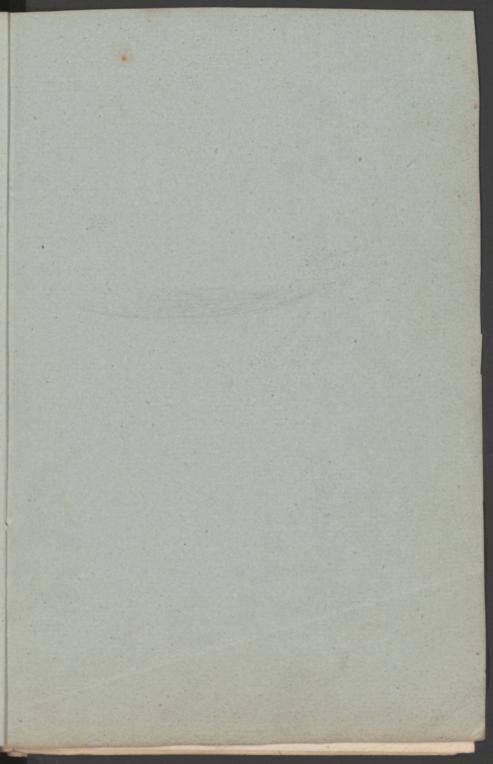
B. V. Toulouse

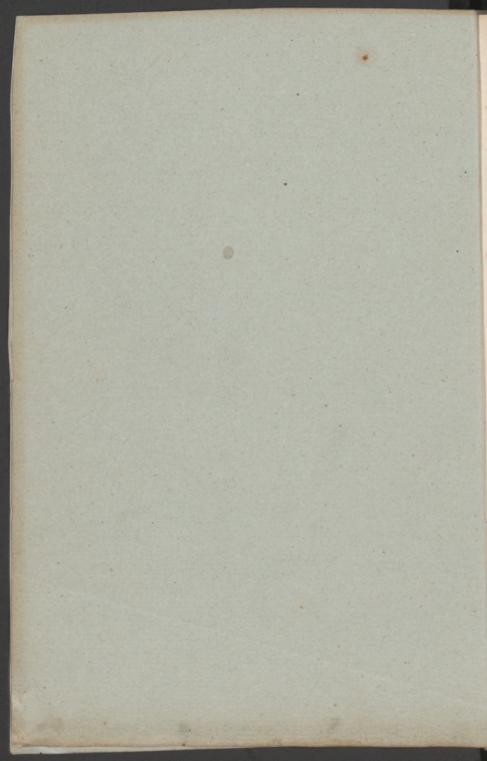




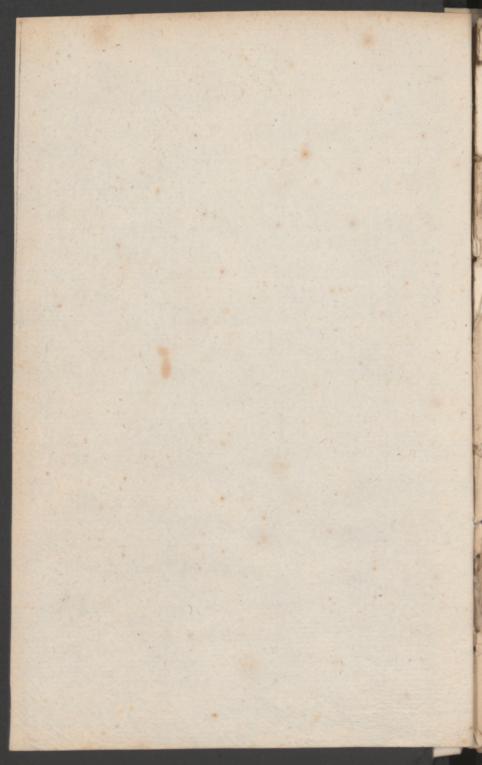
Resp PFXIX-185





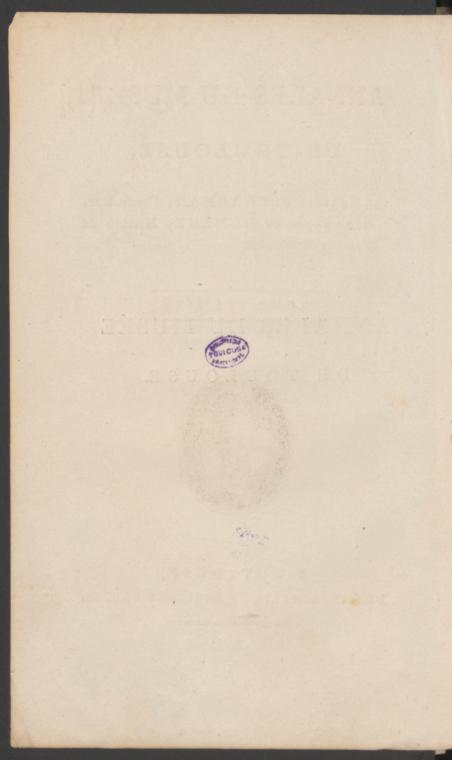


B. W. T. Res PH. 7 havee hi name Imp. Bénichet



ANNALES DU MUSÉE

DE TOULOUSE.



Rear PFXIX 185

ANNALES DU MUSÉE

DE TOULOUSE;

Par Charles PÉCHARMAN, Dessinateur, et Alexandre DUMÉGE, Membre de plusieurs Académies.

TOME PREMIER.





A TOULOUSE, DE L'IMPRIMERIE DE BENICHET FRÈRES.

elocolocolocole

1806.

ANNALES DU MUSÉE

DE TOULOUSE;

Par CHARLES PECHARMAN, Dessinatorr, et Alexander Dumer CE, Membre de plurieurs Academies

TOHE PREMIET.



A TOULOUSE,

A Monsieur J .- É. RICHARD,

PRÉFET de ce Département, et Membre de la Légion d'honneur.

MONSIEUR,

Eour ce qui peur contribueu au progrète de Beaux - Arta, ressem lea effeta de votre bienveillance. Pous aimez, vous encouragez les Artistes; vous recevez même avec plaisiv l'bommage de leura productiona. Peuillez donc agrées la dédicace d'un livre destiné à donner une idée exacte dea objeta de Leinture en de Sculpture que cette Ville possède. Eraceu l'esquisse de cea chef d'auvres, c'est rappeleu que l'on vous doit la conservation du Mousée. Croyez, Monsieur, que tous nos vaux seraient comblés, si ce Recueil pouvait vous prouveu notre zèle, en le désir que nous avions de publier un Ouvrage utile, en digne de vous être offer.

Recevez avec bonté lea assurancea De notre respectueux attachement,

ALEX. DUMÉGE,
Membre de plusieurs Académies.

CH. PÉCHARMAN

A Monsaga J.-R. RICHARD.

Pakert de ce Département : et Mombre de la Légica d'honneur

Morsisun

There is an event for effete de sere des sere des entre de sere de sere des entre de sere de ser de sere de ser de ser

entre de l'artes de la communicación de militar

ALIX. DEMEGE.

OR PECHANNAN

AVERTISSEMENT.

Au moment où la massue révolutionnaire frappait les plus sublimes productions des arts, un homme éclairé (1) forma le dessein de les conserver et de les faire servir à l'instruction commune. Ses soins ne furent pas inutiles. Le Gouvernement approuva sans difficulté des projets dont l'exécution ne pouvait qu'honorer la France, et, le 10 fructidor de l'an 3, le Musée fut ouvert. Mille objets précieux vinrent successivement embellir sa vaste enceinte. Les monumens que la piété filiale avait consacrés aux hommes illustres, furent retirés des ruines de nos temples, et présentés à la vénération publique. Divers établissemens semblables se formèrent ensuite dans les autres départemens : on rassembla de toute part les objets qui avaient échappé aux coups des modernes Iconoclastes; mais aucune contrée ne pouvait offrir autant de richesses en ce genre que cette antique Cité, à laquelle les Romains avaient donné le nom de Palladienne (2).

Les arts ne pouvant que se perfectionner dans un pays où ils furent toujours cultivés, le Chef de l'État crut devoir exciter l'émulation de ses habitans, en y faisant transporter naguères quelques-uns des chef-d'œuvres que ses victoires ont rassemblés à Paris. Ce bienfait a été vivement senti par tous ceux qui s'intéressent à la prospérité des lieux qui les ont vus naître, et les amateurs demandaient la publication de ces compositions pittoresques. Nous en offrons aujourd'hui le simple trait. Si notre travail est imité, si les différentes villes qui possèdent encore quelques monumens des arts, produisent une description semblable à celle que nous publions, le sentiment du vrai beau se répandra dans les diverses parties de l'Empire, et l'on suivra, non sans succès,

⁽¹⁾ M. J. P. Lucas, membre de l'ancienne Académie depeinture, sculpture et architecture.

⁽²⁾ Voyez Martial, Ausone, Sidoine-Apollinaire, etc......
Palladiam.... petière Tolosam, etc...... Palladiæ venerata.
Tolosa, etc..... Palladiæ non inficienda Tolosa, etc.....

l'exemple et les conseils de l'un de nos plus aimables peintres (1). Nous nous honorons de marcher les premiers sur ses traces, et de présenter, comme lui, l'esquisse et l'analyse des productions des plus grands maîtres.

Cet Ouvrage sera divisé en quatre volumes; les trois premiers contiendront les tableaux d'histoire anciens et modernes, les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture, qui, chaque année, ont remporté le prix, etc., etc. (2); le dernier sera consacré aux paysages, tableaux dits de genre, et portraits (3), gravés et ombrés à l'eau forte. Cette partie du recueil sera exécutée par les meilleurs artistes de la capitale.

⁽¹⁾ M. Landon, auteur des Annales du Musée Napoléon, des Vies et Œuvres des peintres célèbres, etc., etc.

⁽²⁾ Voici les noms des principaux artistes dont les ouvrages seront rapportés dans ces trois volumes: Perugin, Guerchin, Giorgion, Polidore, Michel-Ange de Caravage, P. de Cortone, M. Roselli, Barroche, le Guide, Sébastien Conca, Luc Jordaens, P. Véronèse, Solimène, S. Rosa, Rubens, Vandick, Crayer, Champagne, Jacques Jordans, Lairesse, Diépenbeck, Quellinus, le Sueur, S. Bourdon, Lafosse, Cl. Vignon, Vouet, Mignard, Lemoine, Bertin, Sevin, Blanchard, Stella, Jouvenet, Subleyras, Detroy, Restout, Lagrénée, Arcis, Puget, et MM. Vien, David, Vincent, Peyron, Lethière, Meynier, Pajou, Falconnet, Lange, Houdon, Boisot, Clodion, Legrand, etc., etc.

⁽³⁾ Ce volume contiendra plusieurs tableaux de B. Castiglione, Bibiena, Guaspre - Poussin, Locatelli, Tempesta, Ostade, Teniers, Berghem, C. Bega, Gerard Dow, Wauvermans, P. Brill, Diétrick, Brauver, Fouquières, P. Rooz, S. Ruisdaal, V. Bloemen, Breughel, V. Helmon, Manglard, Vernet, Rigaud, Volaire, C. Lorrain, et de MM. Demachy, Robert, Louterbourg, Vanloo, Sauvage, Saint-Martin, Gazard, etc.



Planche première. — L'Annonciation. Tableau par.
Philippe de Champagne.

Porté sur un nuage, l'Ange Gabriel vient annoncer la volonté du Seigneur. D'une main il montre le Ciel, afin d'indiquer sa mission divine; dans son autre main est un lis, symbole de la pureté de Marie. La Vierge, à genoux, les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine, écoute avec respect l'envoyé du Très-Haut. Le Saint-Esprit, environné de Chérubins, paraît au centre d'un disque lumineux, dont les rayons se réfléchissent sur Marie.

Toutes les figures ont de la grace et de la douceur; les draperies sont d'un aspect agréable et brillant; la robe de la Vierge est de couleur de laque, et son manteau bleu; l'Ange porte une tunique bleu-clair, et une légère draperie jaune flotte autour de son corps. Les accessoires sont peints avec beaucoup de soin et de vérité; mais ils rappellent malheureusement quelques-uns de ces anachronismes que l'on observe si souvent dans les tableaux des anciennes écoles. Ces légères imperfections n'ôtent cependant rien au mérite réel de l'ouvrage. Un dessin svelte et pur, une couleur suave et harmonieuse, des expressions fines et délicates, le feront toujours remarquer.

Hauteur, 4 pieds 10 pouces; largeur, 4 pieds 2 pouces.

Notice sur Philippe de Champagne.

Ce maître naquit à Bruxelles en 1602. Il cultiva les beaux-arts dès sa plus tendre jeunesse. Fouquières, paysagiste célèbre, lui donna des leçons et lui fournit des modèles. Déjà connu par quelques productions estimables, Champagne vint à Paris en 1621. Il n'avait pu parcourir l'Italie, et cependant ses essais attirèrent tous les regards et réunirent tous les suffrages. On lui donna le titre de premier Peintre de la Reine: il obtint un logement au Luxembourg, et une pension de douze cents livres. La décence présida toujours à ses travaux, et son pinceau a reproduit beaucoup de traits de religion et de vertu. Scrupuleux à l'excès, il refusa, dit-on, de peindre, un jour de fête, une demoiselle qui faisait le lendemain profession chez les Carmélites. Aux talens les plus distingués, cet artiste estimable unissait toutes les qualités de l'esprit et du cœur: on recherchait, on ambitionnait même son amitié. Sa mort, arrivée en 1672, excita les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Champagne avait beaucoup de génie; mais néanmoins ses compositions paraissent lourdes et froides. Servile imitateur de la nature, il ne sut pas l'embellir, et ignora l'art de donner à ses personnages la noblesse qui convient au genre historique. Cependant son dessin est presque toujours correct, son coloris vigoureux, ses draperies

bien ajustées, et sa touche large et facile.



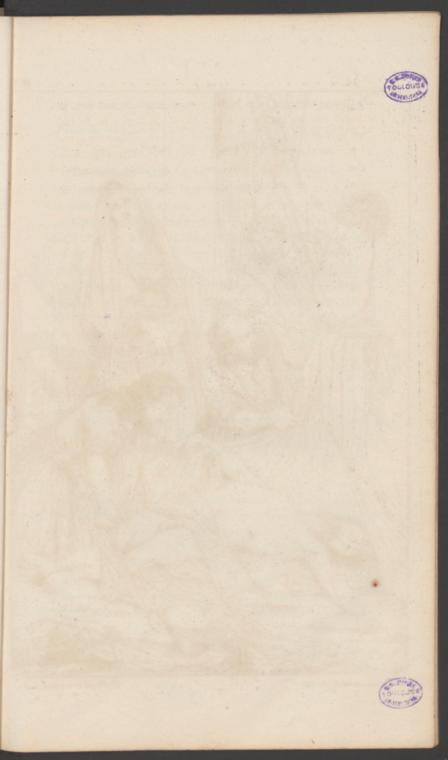
Planche deuxième. — Le Mariage de Sainte Catherine. Tableau par Pésarèse.

Les historiens n'ont laissé que peu de notions sur Sainte Catherine d'Alexandrie. On sait néanmoins qu'à l'âge de dix - huit ans elle disputa contre cinquante sophistes, et les vainquit par la force de ses raisonnemens. Son amour pour la religion éveilla la haine des persécuteurs du christianisme. L'empereur Maximien ordonna son supplice. Elle fut placée sur une machine formée de plusieurs roues armées de pointes aigües : mais les cordes qui la liaient s'étant miraculeusement rompues, un bourreau lui trancha la tête. On croit que cet événement arriva vers l'an 307.

D'après ce récit, il paraît que les artistes qui ont représenté le Mariage de Sainte Catherine avec l'Enfant Jésus, n'ont été guidés dans leur travail que par une tradition populaire. Pésarèse a rendu cette scène mystique avec beaucoup de soin. La tête de la Vierge est très-belle. Celle de Sainte Catherine est aussi d'un bon style. L'Ange placé près de Marie a toute la grace et la douceur d'un habitant des Cieux. Les mains sont supérieurement peintes, et ont cette élégante proportion que l'on ne rencontre que dans la nature choisie. La figure de l'Enfant Jésus offre, il est vrai, quelques incorrections, mais on les oublie en considérant avec quelle pureté les autres parties de cette composition sont dessinées. Les draperies pourraient être mieux jetées, mais elles ont de la richesse et de l'harmonie.

Ce tableau a 3 pieds 2 pouces de haut, sur 4 pieds 2 pouces de large.

Simon Cantarini, dit le Pésarèse, parce qu'il était de la ville de Pésaro, naquit en 1612. Claude Ridolfi, peintre médiocre, lui apprit les élémens de son art. Il reçut ensuite quelques leçons de Guido-Reni, et devint un parfait imitateur de la manière de cet illustre maître. Pésarèse mourut à Vérone, en 1648. On remarque dans presque tous ses ouvrages un dessin élégant et correct, une touche spirituelle et légère, et beaucoup de facilité.





Touvenet pina.

C. Pecharman . Sc

Planche troisième. — Le Christ descendu de la Croix. Tableau par Jean Jouvenet.

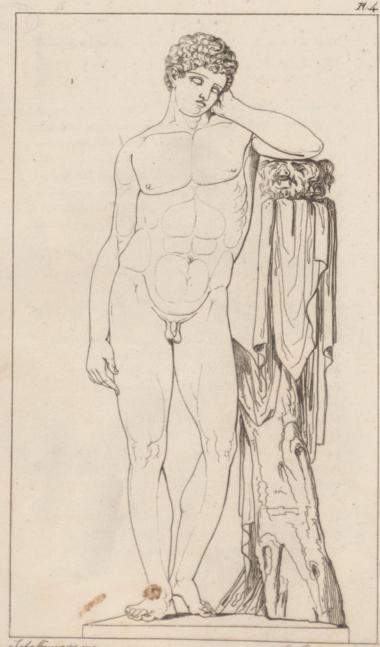
Cette savante composition annonce tout le mérite de son auteur. Le Christ est d'un dessin pur et correct; sa pose est facile et naturelle; la douleur et la mort sont parfaitement tracées sur le visage livide de l'Homme-Dieu. La Vierge est belle, et digne du pinceau des plus grands maîtres. Les têtes de S. Jean et de Joseph d'Arymathie, quoique d'un style peu élevé, ont cependant beaucoup d'expression. Les autres personnages sont largement peints, et concourent puissamment à l'effet général. M. de Saint-Léonard, habitant de cette ville, possède l'esquisse originale de ce superbe tableau, que Pierre Drevet a gravé avec soin.

Hauteur, 6 pieds 6 pouces; largeur, 4 pieds 6 pouces.

Jean Jouvenet naquit a Rouen le 12 avril 1644. Son père, peintre peu connu, lui donna d'abord des lecons, et l'envoya ensuite à Paris pour se perfectionner dans le dessin. Le jeune artiste fit de rapides progrès, et étudia la nature avec discernement. Une maladie l'ayant retenu au moment de son départ pour l'Italie, il ne put considérer, dans les sublimes productions des anciens. ce contour pur et gracieux qui forme la véritable ligne de beauté. Néanmoins ses ouvrages furent justement admirés, et Charles Lebrun le présenta à l'Académie de peinture en 1675; on le nomma ensuite directeur et recteur perpétuel de cette illustre société. Doué d'un génie ardent et de beaucoup de facilité, Jouvenet a laissé un grand nombre de compositions pittoresques. Un travail excessif altéra sa santé déjà chancelante, et une attaque d'apoplexie le rendit paralytique du côté droit. Il s'habitua cependant peu à peu à se servir de

la main gauche, et produisit encore quelques tableaux dignes de fixer les regards de la postérité. Ce peintre dessinait avec correction; il donnait du mouvement et du relief à ses figures; ses attitudes sont vraies, et ses draperies bien jetées. Son génie le rendait propre à peindre en grand et dans des endroits spacieux. Il mourut à Paris le 5 ayril 1717.





C. Pecharman. Jc.

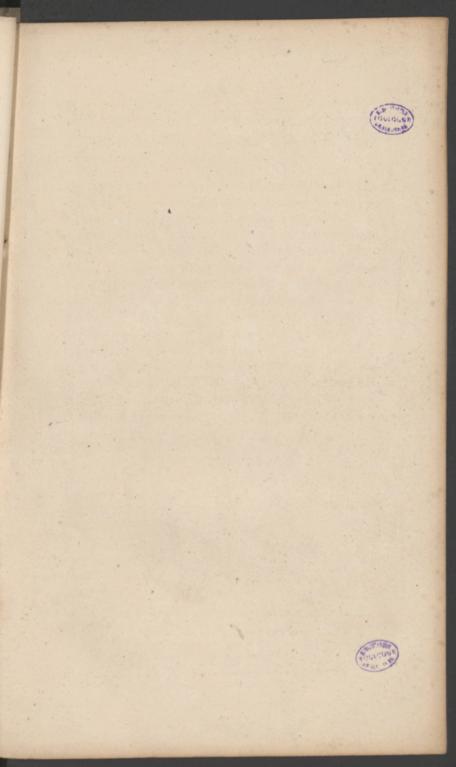
Planche quatrième. — Méléagre. Modèle en terre cuite; par Schessauvers, Sculpteur de S. A. le Duc de Wirtemberg.

OEnée, roi d'Étolie, avait offert des sacrifices aux Dieux pour leur rendre grâces de la fertilité des campagnes. Diane seule n'eut point de part à ses offrandes. Cette déesse, irritée d'un aussi sanglant outrage, envoya un sanglier terrible, qui dévasta tous les lieux voisins de Calydon. Méléagre, fils d'OEnée et d'Althée, rassembla un grand nombre de chasseurs, et délivra son pays du monstre qui le désolait.

Le mythe de Méléagre a fourni très-souvent des sujets de composition aux poëtes et aux artistes. La chasse du sanglier est représentée sur plusieurs bas-reliefs conservés à Rome. Le palais Giustiniani possède encore deux statues du héros Calydonien. On en voit une autre dans le palais Farnèse. Personne n'ignore que celle qui ornait la galerie du Musée Pio-Clémentin, est maintenant à Paris. M. Scheffauvers, juste appréciateur des beautés de l'antique, avait fait sans doute une étude particulière de ces divers monumens, et l'on doit remarquer que le modèle, dont nous donnons l'esquisse, a quelque ressemblance avec le chef-d'œuvre que la capitale possède. En effet, dans l'un et l'autre ouvrage, Méléagre repose sur la tête d'un sanglier, qui est elle-même placée sur un tronc d'arbre. Cette légère réminiscence ne rend cependant pas le travail de M. Scheffauvers moins précieux et moins digne d'éloges. Les connaisseurs l'admireront toujours, et regretteront que l'artiste n'ait pas exécuté en marbre un morceau dessiné avec autant de grâce que de correction.

Ce modèle a 3 pieds de hauteur.

ser un trons allebra. Com MgCre rémisionnes ne roud





Subleyras p.t.

C. Pecharman , So ,

Planche cinquième. — Saint Joseph tenant l'Enfant Jésus. Tableau par Subleyras.

On doit admirer dans ce tableau, un dessin pur, des draperies larges et bien entendues, une touche savante et une belle pâte de couleur. L'enfant Jésus est d'un ton frais et lumineux, mais ses extrémités ne paraissent pas assez terminées. L'attitude de Saint Joseph paraît naturelle, sa tête est pleine d'expression et de vérité à malheureusement l'Artiste n'a point observé l'unité d'action. La Vierge, placée près d'une cheminée et tenant un livre de forme moderne, est totalement séparée du groupe principal, et ne semble faire aucune attention à son époux et à son fils, « Un tableau parfaite-» ment dessiné, peint avec supériorité et du coloris » le plus brillant, n'est, dit un critique moderne (1). » qu'une exposition de personnages, lorsqu'une action, » une et poétique, ne réunit pas, n'anime pas les êtres » qui le composent ».

Nous pourrions aussi reprocher à Subleyras, un assez grand nombre d'anachronismes, mais l'ouvrage que nous analysons offre tant de beautés, que nous croyons devoir garder le silence sur des défauts qui ne tiennent pas essentiellement à l'art.

Ce tableau a été peint à Rome en 1741; il a 5 pieds 6 pouces de large sur 7 pieds 2 pouces de haut.

Pierre Subleyras naquit à Uzès en 1699. A l'âge de 16 ans il vint à Toulouse et montra beaucoup de goût pour le dessin. Antoine Rivals le reçut dans son école et lui prodigua des conseils et des leçons. Le jeune artiste fit de grands progrès et exécuta plusieurs plafonds pour

⁽¹⁾ M. Cambry , notice sur le Poussin , pag. 5.

Péglise des Pénitens-Blancs. Il partit pour Paris en 1724, remporta deux ans après le prix de peinture, et fut ensuite à Rome afin d'étudier les chef-d'œuvres des grands maîtres. Ses talens distingués, ses mœurs simples et douces, lui valurent l'estime générale. Il épousa en 1739 Marie-Félice Tibaldi, qui excellait dans la miniature. L'Académie de Saint-Luc le compta au nombre de ses Associés. Le Souverain Pontife et tous les Cardinaux et Princes Romains employèrent son pinceau et récompensèrent ses talens. Il composa le tableau de Saint Bazile pour l'Eglise de St. Pierre, et ce morceau sublime fut exécuté en mosaïque du vivant même de l'artiste. Aucun autre n'avait encore reçu un semblable honneur. Subleyras mourut à Rome en 1749. L'ordonnance de presque tous ses tableaux est riche, le dessin correct, le ton de couleur suave et le pinceau délicat. Cet artiste connaissait parfaitement les langues savantes et les sciences abstraites; il aimait avec passion la poésie latine et la musique. Nous publierons plusieurs autres ouvrages de ce maître justement célèbre.

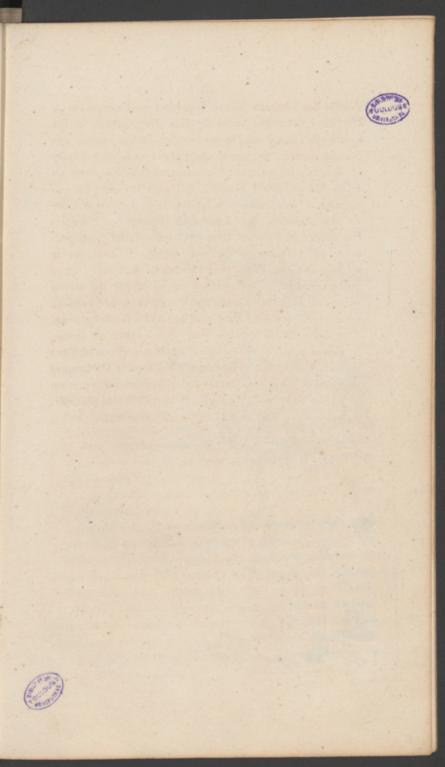




Planche sixième. _ L'Ange gardien. Tableau de F. De Troy.

« Le mot Ange vient du grec «γγιλος, qui signifie » Messager ou Envoyé. Le terme hébreu employé dans » les saintes écritures pour exprimer Ange, ne peut se » traduire que par Ministre ou Député, et n'est par » conséquent qu'un titre d'office ». (Encyclopédie).

Les Chrétiens croient que les Anges sont les ministres de Dieu, et qu'il les envoie pour avoir soin des choses d'ici bas; ils croient aussi que tous les fidèles ont des Anges gardiens qui les accompagnent, veillent sur leur conduite et détournent leurs pas des sentiers du vice. Les peintres ont souvent représenté ces envoyés célestes.

Le tableau, dont cette planche offre l'esquisse, mérite d'être considéré par les artistes et les amateurs. L'enfant a toutes les graces et l'aimable simplicité du jeune âge. L'Ange est d'un dessin agréable mais peu correct. Sa jambe gauche n'est pas avantageusement posée, et la draperie manque de légéreté. Le paysage et les accessoires sont peints avec soin; la touche est spirituelle et la couleur harmonieuse.

Ce tableau a 4 pieds 8 pouces de haut sur 3 pieds 6 pouces de large.

François de Troy naquit à Toulouse en 1645. Son père, qui occupait avec gloire la place de peintre de l'Hôtel-de-ville, lui apprit les premiers principes de son art, et le mit ensuite dans l'atelier de Nicolas Loir. De Troy reçut aussi des leçons de Claude Lefevre, fameux peintre de portrait, et parvint à égaler ce maître dans un genre toujours lucratif, et qui quelquefois conduit à la gloire. Le jeune Toulousain, fut admis au nombre des Membres de l'Académie, et

devint successivement Professeur, adjoint à Recteur, et enfin Directeur. Son tableau de réception représente Mercure coupant la tête d'Argus. La famille royale et tous les grands occupèrent cet artiste. Louis XIV l'envoya en Bavière pour peindre la Dauphine. De Troy savait ajouter à la beauté des dames dont il fesait les portraits, et ce talent lui procura beaucoup de travail. Son dessin n'est peut-être pas toujours correct, mais sa couleur est agréable et tous ses ouvrages sont d'un fini précieux. Un esprit cultivé, un extérieur aimable, une probité à toute épreuve fesaient rechercher la société de ce peintre. Il mourut à Paris en 1750. Sa perte fut un sujet de douleur pour les amis des arts et les disciples de la vertu.



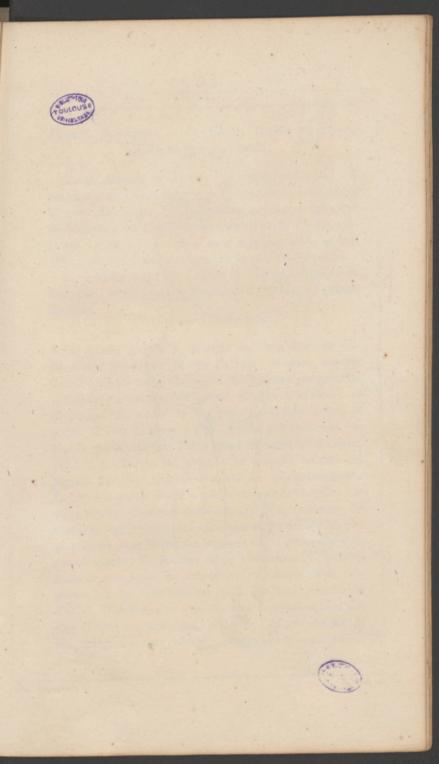


Planche septième. _ Saint Pierre délivré de prison. Tableau par S. A. Vouet.

« Hérode envoya des satellites pour persécuter l'Eglise, » et sit mourir Jacques, frère de Jean. Puis voyant que » cela plaisait aux Juifs, il fit arrêter Pierre et conçut le » projet de l'envoyer au supplice après la fête de Pâques.... » Une nuit l'Ange du Seigneur entra dans la prison, et » frappant Pierre sur le côté droit, il le réveilla et lui » dit : Levez-vous promptement. Les chaînes tombèrent » aussi-tôt des mains de l'Apôtre ».

Cet extrait des Actes explique suffisamment le sujet du tableau de Vouet. Les attitudes des divers personnages ne sont pas heureuses et paraissent mal contrastées, néanmoins les draperies ont de l'ampleur et de l'élégance; le coloris est brillant et la vigueur du ton est tempérée par des reflets bien combinés. Les figures ont près de 7 pieds de proportion.

Saint-Aubin Vouet entra de bonne heure dans l'école de son illustre frère, et eut pour condisciples et pour amis, Le Sueur, Le Brun, Perrier, Mignard, Dorigny, Testelin et Dufresnoy. Il a laissé quelques tableaux justement estimés. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.





C. Pecharman . Sc ,

Planche huitième. — Le Christ tenant sa croix. Tableau par Le Guide.

Si cet ouvrage était d'un fini moins précieux, on pourrait, en raison de son peu d'étendue, lui donner le nom d'esquisse. Les carnations paraissent manquer de vigueur, mais les nuances sont délicates et la touche facile. Le paysage est peint avec soin et produit un bon effet; on voit dans l'éloignement la ville de Jérusalem.

Ce tableau vient de l'Eglise de Saint Salvadore de Bologne, et n'a que 10 pouces de large sur 15 pouces de haut.

Notice sur Guido Reni.

Ce peintre naquit à Bologne en 1575. Il recut d'abord des lecons de Denys Calvart, et passa ensuite dans l'école de Louis Carrache. Ses rapides progrès lui attirèrent la haine d'un grand nombre d'artistes, et Caravage osa même le frapper. Le Guide quitta sa patrie et vint à Rome ; il y débuta par quelques tableaux qui justifièrent l'idée que l'on avait de ses talens. Paul V le chargea de peindre la chapelle secrète du Monte Cavallo. Quelques sujets de mécontentement l'ayant fait sortir de la capitale du monde chrétien. le Pape envoya plusieurs courriers afin de le ramener. Le Guide se rendit aux vives sollicitations du Saint Père, et sa rentrée dans Rome fut honorée de la présence d'un grand nombre de Prélats et de Cardinaux. Ce peintre avait la conscience de son talent, et voulait qu'on respectât en lui l'art sublime qu'il professait avec tant d'éclat. Il était sier et superbe dans son atelier ; ses habits étaient magnifiques; ses élèves, rangés autour de lui, préparaient sa palette, nettoyaient ses pinceaux et

le servaient en silence. Il ne mettait jamais de prix à ses tableaux; c'était un honoraire et non une récompense qu'il recevait. La passion du jeu absorba les richesses que ses talens lui avaient fait acquérir. Parvenu à un âge avancé, poursuivi par des créanciers impitoyables, abandonné de ceux qu'il avait mis au rang de ses amis, ce grand homme mourut de chagrin en 1642. Les Italiens disent de lui que la grace et la beauté étaient au bout de ses doigts, et qu'elles en sortaient pour aller se reposer sur les figures que son pinceau fesait naître. Son dessin est correct, ses compositions riches et majestueuses. On remarque dans presque tous ses ouvrages, un grand goût de draperies et des têtes admirables. « Le » Guide, peintre d'un talent heureux et facile, dit le » sévère Mengs, se créa un style tout à la fois beau, » gracieux et imposant : s'il avait eu de meilleurs prin-» cipes, son pinceau élégant l'aurait place à côté de » Raphaël ».

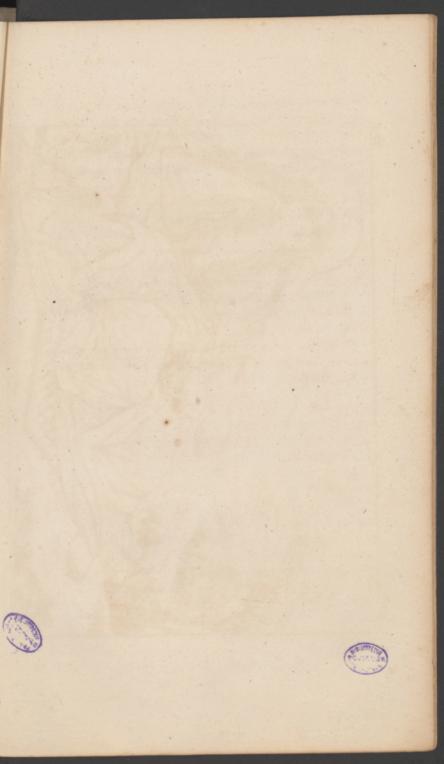




Planche neuvième. _ La Magdelaine dans le désert. Tableau par Luca Giordano, surnommé Fa-Presto.

LA Magdelaine a quitté ses pompeux vêtemens. Couverte d'une simple draperie et appuyée sur un rocher » elle tourne ses regards vers les cieux.

Ce tableau est peint avec facilité. Une douce mélancolie est répandue sur les traits de la Sainte ; le ton de couleur est vigoureux et vrai, le paysage agréable; en un mot, cet ouvrage serait digne d'arrêter les regards des connaisseurs, si la draperie était mieux ajustée et ne contournait pas désagréablement toute la partie inférieure de la figure.

Hauteur, 1 pied 11 pouces; largeur, 2 pieds 7 pouces,

Luca Giordano, que l'on nomme en France Jordane et Jordans, naquit à Naples en 1632; il montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour les arts dépendans du dessin. De l'école de son père, peintre très médiocre, il entra dans celle de Joseph Ribera, surnommé l'Espagnolet, et y demeura neuf années. Le desir de contempler les chefs-d'œuvre de Raphaël l'ayant attiré à Rome, Pietre de Cortone lui donna des leçons. Giordano fut ensuite à Bologne, à Parme, à Venise, et fit partout des esquisses d'après les grands maîtres. Tous ces travaux lui acquirent de la facilité. Pour l'augmenter encore s'il était possible, et perfectionner ses talens, il se rendit à Florence ; là ses études recommencèrent d'après Léonard de Vinci, Michel-Ange et André del Sarto. Cette aptitude à copier les ouvrages des autres, donna à Luca un goût et une manière qui tenaient de tous les peintres, aussi dit-on de lui, « que, » comme l'ingénieuse abeille, il avait composé son miel » de la fieur des meilleurs ouvrages (1) ».

Après un assez long séjour à Florence, Luca revint à Naples où il se maria. Quelques-uns de ses tableaux, parvenus en Espagne, engagèrent Charles II à le faire venir à sa cour en 1692. Giordano peignit avec beaucoup de succès une grande partie de l'Escurial, le sallon du Buen-Retiro, la voûte de la chapelle royale de Madrid, la sacristie de la grande église de Tolède, la chapelle de Notre-Dame de Atocha, etc. etc. Le Roi le récompensa largement et le créa chevalier. Un des fils de Giordano devint capitaine de cavalerie, et l'autre fut nommé président de la Vicairerie de Naples.

La mort de Charles II ne mit pas un terme à la faveur dont Giordano jouissait en Espagne. Philippe V l'estima beaucoup et le combla de bienfaits. A son retour à Naples, Luca passa par Florence, et représenta dans la chapelle Corsini, l'apothéose d'un saint et un grand nombre de figures. Il orna aussi la galerie du palais Richardi. Retiré dans sa patrie, Giordano fit encore beaucoup de tableaux, et quoiqu'il peignît extrêmement vîte, il ne pouvait néanmoins suffire à l'empressement des amateurs. Il était trèsattaché à ses élèves et retouchait volontiers leurs essais. Son humeur vive et gaie et ses réparties spirituelles, fesaient rechercher sa présence. Il ne médisait jamais de ses confrères, et recevait avec docilité les conseils des personnes éclairées. « Rien ne lui fut plus avantageux , dit un au->> teur, que le commerce qu'il eut avec quelques savans ; » ils lui fournirent des pensées, réformèrent les siennes » et l'instruisirent de la fable et de l'histoire qu'il n'avait » jamais lues ».

Bellont, vite dei pittori.

⁽¹⁾ Un ape ingegnosa che dà fior dell'opere di migliori artefici avea composto il suo mielle.

Giordano suivit d'abord le genre de Ribera, mais il l'abandonna dès qu'il eut vu les peintures qui embellissaient les temples et les palais de Rome et de Venise. Il travaillait avec trop de facilité; aussi a-t-il laissé beaucoup d'ouvrages médiocres; ses productions lui valurent de grandes richesses. Il mourut à Naples en 1705, âgé de 73 ans. On voit son tombeau dans l'église de sainte Brigide, près la chapelle de saint Nicolas de Bari.





Planche dixième. — Le martyre de Saint Laurent. Tableau par E. Quellin.

LES vertus chrétiennes qui distinguèrent St. Laurent dès sa plus tendre enfance, lui méritèrent l'estime et l'amitié de St. Sixte, alors Archidiacre de Rome. Sixte, élu Pape en 257, l'ordonna Diacre, et l'établit chef des Fidèles attachés au service de l'Eglise. Laurent eut la garde du trésor et l'emploi d'en distribuer le revenu aux Ministres de la Religion et aux Pauvres. L'an 258, l'Empereur Valérien publia un édit contre les Evêques et les Prêtres: Saint Sixte fut arrêté et conduit à la mort. Au moment où on l'attachait à la croix, il prédit à Laurent que dans peu il cueillerait à son tour la palme du martyre. Alors celui-ci assembla un grand nombre d'indigens et leur distribua les sommes qui lui avaient été confiées. Ces largesses excessives le firent bientôt découvrir, et Cornelius Secularis, Préfet de la ville, le fit conduire devant lui. On demanda au Saint ce qu'il avait fait des richesses déposées entre ses mains; il promit de les montrer avant trois jours : on lui accorda ce délai. A l'époque fixée, il vint accompagné de tous les malheureux qu'il avait secourus et dit : « Vous voyez » dans ces infortunés tous les trésors de l'Eglise ». Le Préfet irrité, prononça de suite un arrêt de mort contre Laurent. Ce généreux Diacre fut étendu sur un gril de fer et on lui fit souffrir le supplice du feu. Cependant, loin de murmurer contre ses bourreaux, Laurent toujours calme au milieu des plus cruels tourmens, priait Dieu pour la conversion des Romains; ses desirs furent en partie exaucés avant même qu'il eût exhalé son ame pure. Quelques Sénateurs, témoins des tourmens qu'on lui fesait endurer, et touchés de sa courageuse résignation, adoptèrent un culte qui inspirait à ses partisans et des vertus aussi sublimes et une force aussi extraordinaire. Les cendres de St. Laurent furent recueillies avec soin et déposées dans une grotte, près du Campus Veranus. Dès le quatrième siècle, on honorait à Rome les restes de ce glorieux Martyr, et sa mémoire était en vénération dans toute l'Eglise d'Occident.

Titien, Lesueur (1) et plusieurs autres artistes célèbres, ont représenté la mort de St. Laurent; leurs ouvrages sont connus et justement admirés par tous les connaisseurs. Le tableau dont nous publions l'esquisse est précieux, non-seulement par la beauté de la composition, mais encore par l'agrément du dessin, le jet des draperies et le ton de couleur: il faut avouer néanmoins que l'artiste n'a point observé le costume et qu'il a fait une faute impardonnable en plaçant un turban sur la tête du Préfet Cornelius Secularis.

Ce tableau est peint sur bois; il était autrefois à Malines, dans l'église de sainte Catherine. Hauteur, 1 pied 11 pouces 6 lignes; largeur, 2 pieds 6 pouces 3 lignes.

Erasme Quellinus naquit à Anvers en 1607, les premières années de sa jeunesse furent employées à l'étude des langues savantes. Après avoir été reçu Maître-ès-Arts, il devint Professeur de philosophie, et acquit en peu de temps une grande réputation; ses talens semblaient lui promettre des succès; plusieurs savans distingués voulaient même l'engager à publier les livres classiques qu'il avait composés; mais entraîné par le génie de la peinture, il abandonna la carrière de l'instruction publique et se livra tout entier aux beaux arts. Les leçons du célèbre Rubens achevèrent de développer en lui les

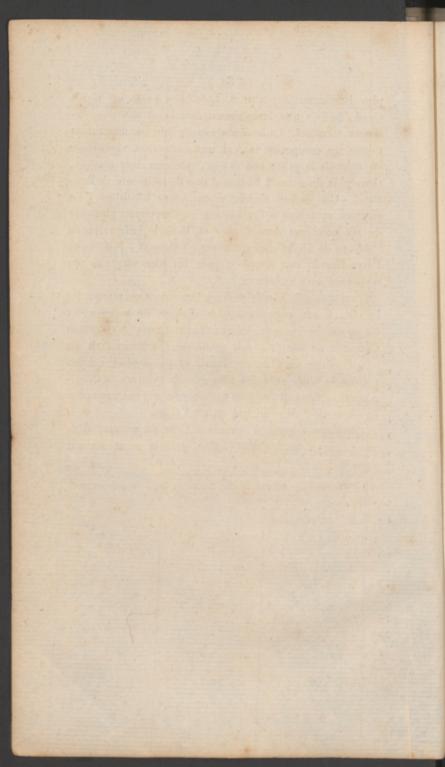
⁽¹⁾ Le tableau du Titien était dans l'église des Jésuites à Venise : il est actuellement à Paris. Celui de Lesueur a été gravé par G. Audran.

plus heureuses dispositions. Quellinus avait un esprit, élevé, facile; une imagination fleurie et des connaissances étendues. La beauté de son génie paraissait dans toutes ses compositions, et une exécution vigoureuse en relevait le prix; son dessin, quoique assez correct, tient plus du naturel Flamand que de la beauté de l'antique. Cet artiste s'adonna au genre historique, au paysage et même à l'architecture. On voyait plusieurs de ses ouvrages dans l'église et dans le réfectoire de l'abbaye de St. Michel d'Anvers. Volswert, Pontius et Peter-Neerf, ont gravé d'après lui une vingtaine de morceaux très-intéressans.

Quel que soit le mérite du peintre dont on retrace ici la vie, il est cependant bien éloigné de mériter les éloges emphatiques qui lui ont été prodigués. A en croire Corneille de Bie (1), « le génie de Quellinus était un » assemblage de ceux de Zeuxis et de Raphaël : il fait » taire la renommée des plus grands peintres de l'anti- » quité ». Ces exagérations poétiques n'ont pas augmenté la réputation de celui qui en est l'objet.

Quellinus mourut à Anvers à l'âge de 71 ans, dans une abbaye où il s'était retiré après la mort de son épouse.

⁽¹⁾ Het Gulden cabinet E dor. Corn. de Bie, tot Antwerpen, in-4.0, 1661.



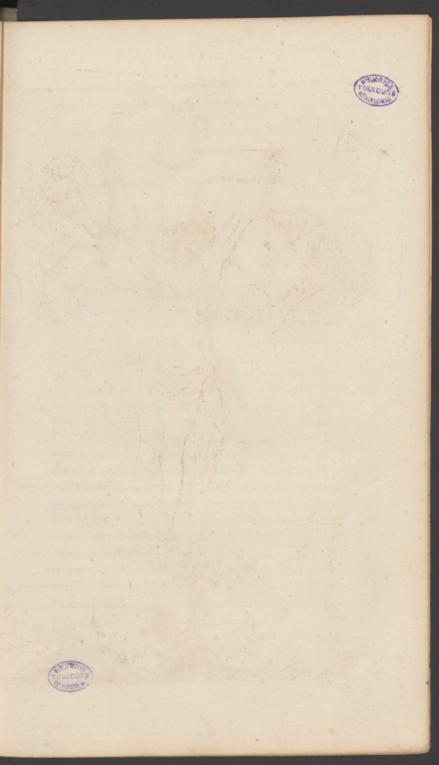




Planche onzième. _ Le Christ aux Anges. Tableau par Van-Dyck.

CE tableau a beaucoup souffert dans les restaurations et plusieurs touches ont été emportées; néanmoins on y admire encore un dessin noble et correct. La figure du Christ a de l'expression et de la vérité; les Anges ont de la douceur et de la grace. Venceslas Hollart a gravé assez inexactement cet ouvrage de l'un des plus grands peintres de l'école flamande.

Hauteur, 4 pieds 2 pouces; largeur, 3 pieds 2 pouces.

Anvers vit naître en 1599, le célèbre Antoine Van-Dyck. Après avoir profité des leçons de sa mère, qui peignait le paysage, il entra dans l'école de Van-Balen. Ses progrès furent rapides; il surpassa en peu d'années tous les jeunes gens qui couraient la même carrière, et obtint la faveur d'être admis au nombre des disciples de Rubens. Inférieur à ce maître pour la vivacité du génie et la poésie de la composition, il le surpassa par l'élégance du dessin et la fraîcheur des carnations; son pinceau est plus coulant, sa touche plus légère. Personne n'a mieux connu les effets du clair-obscur.

Van-Dyck imitait parfaitement la manière du peintre illustre dont il était l'élève. Plusieurs auteurs rapportent à ce sujet une anecdote que nous croyons devoir placer ici.

Un soir, Rubens étant sorti pour aller se promener, selon sa coutume, Van-Dyck et ses compagnons entrèrent secrétement dans l'atelier pour y observer un tableau destiné à l'église de Notre-Dame d'Anvers. Comme ils s'approchaient très-près pour mieux examiner, l'un d'entr'eux tomba sur cet ouvrage; il effaça le bras de la Magdelaine et la figure d'une sainte Vierge. On craignit les suites de cette imprudence, et tous les élèves

étaient fort embarrassés sur ce qu'ils devaient faire; lorsque l'un d'eux, plus décidé, dit : « il faut, sans » perdre de temps, risquer le tout pour le tout. Nous » avons encore environ trois heures de jour; que l'un » de nous prenne la palette et tâche de réparer ce qui » est effacé; pour moi, je donne ma voix à Van-Dyck ». Tous applaudirent à ce choix, excepté le jeune artiste dont nous écrivons la vie; mais enfin, pressé par les prières de ses condisciples et craignant lui-même la colère de son maître, il se mit à l'ouvrage. Le succès couronna si bien ses efforts, que le lendemain Rubens, en examinant le travail de la veille, dit : « voilà un « bras et une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier » de moins bien ».

D'après les conseils de Rubens, Van-Dyck partit pour l'Italie. Les beaux portraits que le Titien et Paul Véronèse ont faits à Venise, l'arrêtèrent quelque temps dans cette ville; il fut ensuite à Genes et à Rome; puis le chevalier Nanni l'emmena en Sicile. Les belles églises de Palerme devaient être ornées de plusieurs grands ouvrages de Van-Dyck; mais la contagion l'obligea d'abandonner cette superbe capitale, et de revenir à Gènes ; il peignit cependant avant de partir, le portrait du prince Philbert de Savoie, vice roi de l'isle. Van-Dyck vint en France, et y ayant été médiocrement accueilli, il se retira à Anvers. Charles I l'appela en Angleterre, le sit chevalier du Bain et le gratisia d'une pension et d'un logement. Un jour que Van-Dyck fesait le portrait du roi, ce prince s'entretenait avec le duc de Nortfolck, et se plaignait assez bas du mauvais état de ses finances. Le peintre paraissait extrêmement attentif à cet entretien. Charles s'en étant aperçu , lui dit : « et » vous, chevalier, savez-vous ce que c'est que d'avoir. » besoin de cinq ou six mille guinées ? -- Oui, Sire, ré» pondit Van-Dyck, un artiste qui tient table ouverte » à ses amis et dont la bourse est toujours à la dispo-» sition de ses maîtresses, ne sent que trop souvent le » vide de son coffre fort ».

L'épouse de Charles I se fesait peindre : elle avait des mains admirables. Comme Van-Dyck s'y arrêtait long-temps, la reine qui s'en aperçut, lui demanda par quelle raison il s'attachait plus à rendre ses mains que sa tête? « C'est, dit-il, madame, que j'espère de ces belles mains » un don digne de celle qui les porte ».

Van-Dyck, comme l'on voit, ne négligeait point les occasions d'exciter la générosité de ses protecteurs : on sait qu'il en obtint de grandes récompenses ; son mariage avec la fille du lord Rutten, ne fit qu'augmenter la considération dont il jouissait à la cour. Sur la fin de sa carrière, il devint la dupe de quelques charlatans, et vit s'évaporer dans les creusets de l'alchimie, une grande partie de sa fortune. Il mourut à Londres en 1641, et fut enseveli dans l'église de saint Paul.







Planche douzième. _ Diogènes. Tableau par Restout.

Diocènes, fils d'un Banquier de Sinope, chassé de sa patrie pour le crime de fausse monnoie, en fut aussi banni lui-même après avoir été accusé d'un semblable délit. Il se réfugia à Athènes, dans l'école du célèbre Antisthènes, fondateur de la secte cynique. Ce philosophe étant peu disposé à prendre un faux monnoyeur pour disciple, le rebuta: irrité même de son opiniâtreté, il le menaça de son bâton. «Frappe, lui dit Diogènes, tu » ne trouveras point de bois assez dur pour m'éloigner » de toi ».

Le banni de Sinope endossa le manteau et la besace, et enchérit encore sur l'amour que son maître semblait avoir pour la pauvreté. Comme on différait trop à lui construire une médiocre habitation, il se réfugia dans un tonneau. Il n'avait gardé pour tout meuble qu'une simple coupe; mais ayant un jour aperçu un enfant qui buvait dans le creux de sa main, « il m'apprend, » dit-il, que je garde du superflu », et le vase fut brisé à l'instant.

Diogènes regarda toujours comme absolument indifférent ce qui n'est ni vertu ni vice, et crut que l'on ne devait prendre aucun soin de son extérieur: il s'éleva au-dessus de tous les événemens et méprisa les faveurs, les louanges et les satyres de ses contemporains; «c'était, » dit l'immortel Montagne, une espèce de ladrerie spi- » rituelle, qui a néanmoins un air de santé que la phi- » losophie ne dédaigne pas ». Ce que l'on doit sur-tout admirer dans la vie de Diogènes, c'est qu'au milieu des austérités auxquelles il se livra, son enjouement naturel ne l'abandonna jamais. Personne peut-être n'a dit autant

de bons mots; mais sa mordante ironie ne distingua pas toujours le vice du vicieux : on voulut se venger; on calomnia ses mœurs; il fut accusé de son temps, et traduit aux regards de la postérité comme coupable des plus grandes obscénités. « Le tonneau qu'il avait choisi » pour retraite, dit un auteur moderne, ne se présente » encore aujourd'hui à notre imagination prévenue, » qu'avec un cortège d'images déshonnêtes; on n'ose » regarder au fonds; mais les bons esprits qui s'occuperont moins à chercher dans l'histoire ce qu'elle dit, » que ce qui est la vérité, trouveront que les soupçons » qu'on a répandus sur les mœurs de Diogènes, n'ont » eu d'autre fondement que la licence de ses principes ».

Diogènes fut pris sur mer dans le trajet d'Athènes à Egine, conduit en Crète et mis à l'encan avec une foule d'autres captifs: on lui demanda ce qu'il savait faire? « Commander aux hommes, répondit-il; et le crieur » public disait à haute voix: » Qui veut acquérir son » maître? » Un certain Xeniade l'acheta. Les amis du philosophe voulurent le faire mettre en liberté. « Les » lions, leur dit-il, ne sont point esclaves de ceux qu' » les nourrissent, mais ceux-ci au contraire sont les » esclaves des lions ». Xeniade, qui connaissait tout le prix d'un homme tel que Diogènes, lui confia l'éducation de ses enfans.

Lorsque ce philosophe fut près de mourir, on lui demanda ce qu'on ferait de son corps. « Vous le laisserez, » dit-il, étendu sur la terre »; et comme on lui représenta qu'il serait exposé aux bêtes feroces et aux oiseaux de proie; « eh bien, répliqua-t-il, vous n'aurez qu'à » mettre mon bâton auprès de moi, afin que je les » chasse. Et comment pourrez-vous le faire, lui répon-» dirent ses disciples affligés, puisque vous ne verrez » ni ne sentirez plus rien?..... Que m'importe donc? Ses amis n'eurent cependant point d'égard à son indifférence pour les honneurs funèbres; on éleva sur son tombeau une colonne de marbre de Paros, et l'on y plaça le chien, symbole de la secte, et quelques autres figures allégoriques. La ville de Sinope lui érigea aussi plusieurs statues en bronze. Les auteurs parlent d'un monument plus digne de Diogènes, c'est le recueil des divers traités qu'il avait composés; mais ces intéressans écrits ne nous sont point parvenus.

Quand ce philosophe avait besoin d'argent, il disait qu'il en redemandait à ses amis, mais non qu'il en demandait. Suivant ses principes, l'on doit résister à la fortune par le mépris, aux passions par la raison.

Etant entré un jour dans l'école de Platon, il se plaça sur un beau tapis, en disant : « Je foule aux pieds le faste » de Platon...» -- « Oui, répliqua celui-ci, mais par une » autre sorte de faste ».

Le chef de la secte des académiciens avait défini l'homme un animal à deux pieds et sans plumes; Diogènes pluma un coq, et le jetant près du siége de Platon, « voilà, dit-il, votre homme ».

On rapporte que Diogènes dit à quelqu'un qui lui remontrait, dans une maladie, qu'au lieu de supporter la douleur, il ferait beaucoup mieux de s'en débarrasser en se donnant la mort, lui sur-tout qui paraissait avoir tant de mépris pour la vie. «Ceux qui savent ce qu'il faut faire » et ce qu'il faut dire dans le monde, doivent y demeu-» rer; et c'est à toi d'en sortir, car tu me parais ignorer » l'un et l'autre ».

Il lui arrivait quelquesois de tendre la main à des statues, pour s'accoutumer, disait-il, au resus. On le vit un jour courir une lampe à la main; on lui demanda aussitôt quel était son but: « Je cherche un homme, » répondit-il ». Ces deux dernières circonstances ont fourni à Restout le sujet du tableau dont cette planche offre l'idée. La figure du philosophe, quoique bien peinte, n'est pas d'un style assez élevé, les personnages accessoires sont mal dessinés; le vrai costume n'est pas observé, et l'architecture ne rappelle point les magnifiques monumens d'Athènes.

Hauteur, 3 pieds 8 pouces; largeur, 4 pieds 7 pouces.

Jean-Bernard Restout eut son père pour premier maître; il fut ensuite étudier à Rome les ouvrages sublimes que cette ville possédait. A son retour, les académies de Paris et de Toulouse le nommèrent leur Associé. Ce peintre n'a pas su se préserver du mauvais goût de son siècle; son dessin est maniéré, éloigné de la pureté de l'antique et peu agréable; cependant on voit encore avec quelque plaisir, les deux tableaux, où il a représenté Anacréon la coupe à la main, et Jupiter et Mercure à la table de Philémon et Baucis. Restout est morten 1797.

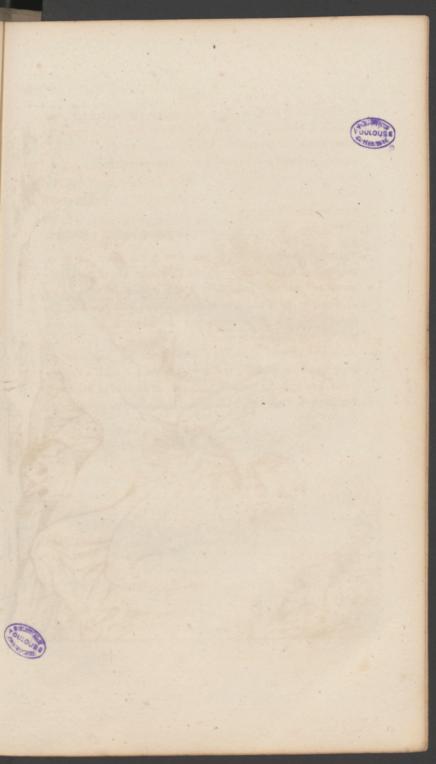




Planche treizième. — Saint Jérôme. Tableau par Luca Giordano, surnommé Fa-Presto.

Saint Jérôme naquit l'an 340, à Stridon, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Il alla à Rome et fit de grands progrès dans les belles-lettres. Ses écrits peuvent faire croire que sa jeunesse fut troublée par les passions. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il recut le baptême et renonça aux plaisirs du monde.

On sait qu'après avoir passé à Aquilée, Jérôme parcourut successivement la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, et qu'il s'établit enfin dans les brûlans déserts de la Syrie. Les orthodoxes du parti de Mélèce, l'obligèrent d'abandonner sa retraite; il se réfugia à Jérusalem, et l'étude de la langue hébraïque le consola de la méchanceté des hommes.

Saint Jérôme fut promu au sacerdoce, mais il ne quitta point la profession monastique qu'il avait embrassée pour pleurer ses fautes et pour fléchir la miséricorde Divine. Etant revenu à Rome l'an 382, il publia quelques ouvrages contre Helvidius (1) et contre Jovinien (2).

Les calomnies de quelques partisans des hérésiarques forcèrent saint Jérôme à chercher un asile dans la soli-

⁽¹⁾ Fameux arrien et disciple d'Auxence. Il assurait, qu'après la mort du Christ, la Vierge avait reçu saint Joseph dans sa couche et avait donné le jour à plusieurs enfans.

⁽²⁾ Cet hérésiarque soutenait que l'état du mariage était aussi parfait devant Dieu que celui de la virginité ou de la viduité; que c'était une dévotion mal entendue que de jeûner; que l'homme, après avoir été régénéré par le baptême, ne pouvait plus pécher; que parmi les élus il n'y en avait pas qui fussent plus récompensés les uns que les autres; que le Christ n'était pas né d'une vierge, etc., etc.

tude de Bethléem; il y composa la version latine de la Bible que toute l'Eglise a reçue sous le nom de Vulgate, et réfuta ensuite les principes absurdes de Vigilance (1) et de Pélage (2). Il mourut en 420. Ses œuvres ont été recueillies par les soins de Marianus Victorius.

Guidé par l'histoire, Giordano a représenté le Saint Docteur au milieu d'un désert, et occupé à relire les interprètes des livres sacrés. Le dessin est fier et assez correct, la couleur vigoureuse, la touche facile; les extrémités sont peintes avec le plus grand soin. Ce tableau sert de pendant à celui dont nous avons donné l'esquisse page 25.

⁽¹⁾ Vigilance naquit à Calaguris, aujonrd'hui Cazères, ville peu distante de Toulouse. Il enseignait que l'on ne devait avoir aucune vénération pour les reliques des saints martyrs, ni ajouter aucune foi aux miracles opérés sur leurs tombeaux; que l'on ne devait point prier pour les morts, ni allumer des lampes ni des cierges en plein jour dans les églises; il renouvelait toutes les erreurs de Jovinien contre le célibat et la virginité. Ses opinions eurent peu de partisans, et sa secte fut bientôt éteinte.

⁽²⁾ Pélage, moine anglais, et Celestius, tous deux habiles, insinuans et doctes, prétendaient qu'Adam avait été créé mortel; que son péché n'avait nui qu'à lui seul; que les enfans qui naissent sont au même état où le premier homme s'était trouvé avant sa désobéissance, et qu'ils peuvent jouir de la vie éternelle sans être baptisés; que la loi de Moïse envoie au royaume des Cieux comme l'évangile, etc., etc.

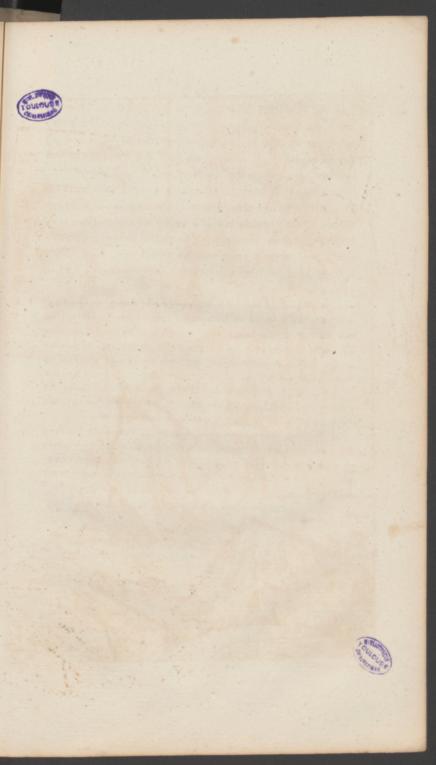




Planche quatorzième. — Clio, muse de l'histoire.

Tableau par Charles Meynier.

OueLoues auteurs ont prétendu que les Muses étaient originaires de l'Egypte. Diodore de Sicile assure qu'Osiris avait à sa suite une troupe de musiciens, parmi lesquels étaient neuf jeunes filles instruites de tous les arts agréables. Ces vierges furent désignées dans la suite sous le nom de Muses. « Les neuf Isis, qui annonçaient, dit » Pluche (1), les néoménies ou les premiers jours des » neuf mois où l'Egypte est délivrée du débordement, » portaient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois ; par exemple, o un compas, une flûte, une trompette, un masque » ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui pré-» cédait l'arpentage des terres inondées; celle où l'on » sonnait de la trompette ou du cor pour aller à une ex-» pédition de guerre ou de chasse; celle où l'on prenait » le masque pour représenter l'ancien état du genre hu-» main ou quelque autre fête célèbre. Toutes ces figures » enseignaient réellement aux hommes ce qu'ils avaient à » faire : on se souvenait généralement que c'étaient là » leurs fonctions; mais devenues Déesses, on s'imagina » qu'elles présidaient à la musique, à la géométrie, à » l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit à Apol-» lon; et au lieu de voir dans les instrumens qu'elles » portaient les caractères particuliers des fêtes ou des tra-» vaux de chaque mois, on crut y voir, et l'on aida à y » mettre les marques spécifiques des beaux arts : on les » appelait en Egypteles neuf Muses, c'est-à-dire, les neuf

⁽¹⁾ Histoire du ciel , tom. 1 , pag. 281-282.

mois sauvés des eaux ou délivrés de l'inondation; étymologie dont la justesse se trouve démontrée par le
mom de Moise ou de Mosé, qui signifie sauvé des
eaux, dégagé de l'eau. Tel est le nom commun qu'on
leur conserva ».

Nous ne chercherons point à combattre cette dernière opinion; les bornes prescrites par le caractère et l'étendue de cet ouvrage nous empêchent d'entrer dans une discussion qui ne pourrait manquer d'être longue et surchargée de citations; nous allons donc simplement exposer les idées des mythographes sur les aimables compagnes du Dieu des vers.

Les Muses dérivent de la Religion Orphique, et sont venues de la Thrace dans la Béotie et enfin dans toute la Grèce. Le culte des Muses fut établi par les Aloïdes qui leur consacrèrent le mont Hélicon. Il n'y avait d'abord que trois muses Mélété, Mnémè et Aœdè; ces noms signifient la réflexion, la mémoire et le chant. Piérus introduisit le premier le culte des neufs sœurs.

Plusieurs étimologistes croient qu'elles sont appelées Muses, du mot grec qui signifie expliquer les mystères, Muses, parce qu'elles ont appris aux hommes des choses très-importantes et très-curieuses. Ce mot, selon d'autres, veut dire recherche, car Phurnutus (1) le fait venir de passas, qui, à ce qu'il prétend, est la même chose que zontir, chercher, rechercher. Eusèbe (2) croit qu'il vient de puis , initier, enseigner. Quelques-uns assurent qu'il est fait d'ouissa, semblable, parce que toutes les connaissances sont liées entr'elles. Enfin Vossius (3) le tire de l'hébreu was, musar, science.

Les Muses portent les surnoms d'Aganipides, Alatæ,

⁽¹⁾ De nat. Deorum.

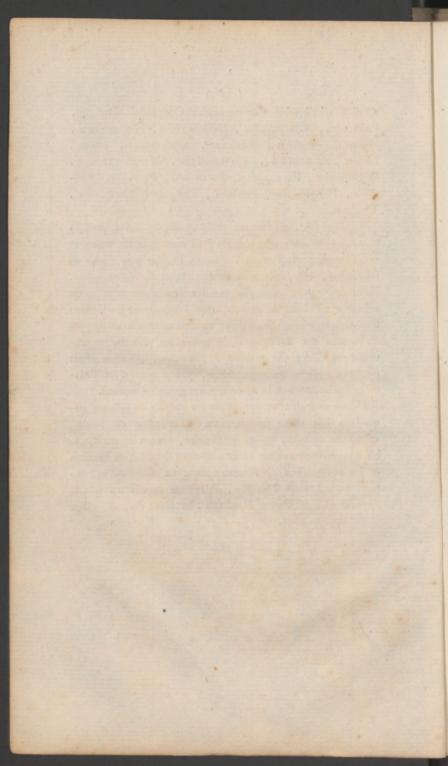
⁽²⁾ Prépar. Evang.

⁽³⁾ De idol. L. VIII, c. 12.

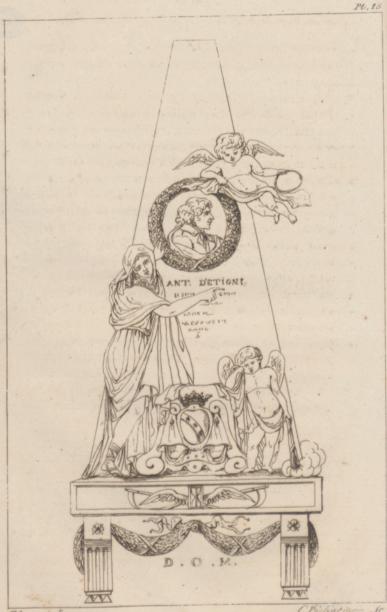
Aonides, Ardalides, Chrysampices, Corycides, Camenæ, Castalides, Cythériades, Héliconiades, Hippocrenæ, Hyanthiæ sorores, Ilissiades, Libéthrides, Ligiæ, Lydiæ, Mæonides, Mnémonides, Mnémosynides, Olympiades, Parnassides, Parthénoï, Pateïdes, Pégasides, Pimpléïades, Piérides, Pimpliæ, Thespiades, Virgines.

Antiope fut, si l'on en croit quelques écrivains, la mère des Muses; d'autres les font naître de Memnon et de Thespie; mais selon l'opinion la plus généralement répandue, elles sont filles de Jupiter et de Mnémosyne. Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, ajoute, que l'Amour et les Grâces habitent auprès d'elles. Nous aurons occasion de parler de toutes ces Déîtés; celle que cette planche représente est Clio; elle préside à l'histoire; son nom vient de Khéos, gloire ou renommée, parce que c'est l'histoire qui conserve le souvenir des grandes actions.

On ne saurait trop applaudir au mérite du peintre auquel on doit cette composition. Correction de dessin, vérité de coloris, finesse de touche, savant choix d'emblèmes et d'accessoires, tout annonce le talent de l'artiste et les recherches de l'homme de goût. Ce tableau, exposé au salon de l'An Six, obtint un succès mérité. Il appartient à M. Boyer-Fonfréde, habitant de cette ville.







F. Lucas ino!

Planche quinzième. — Mausolée d'Antoine Megretd'Etigny, par F. Lucas, Professeur de sculpture.

M. d'Etigny fut envoyé en 1751 dans la généralité d'Auch et de Pau, en qualité d'Intendant. Né avec une ame noble et généreuse, « il joignit au génie des » conceptions et des entreprises grandes et hardies, celui » d'une exécution rapide, plus rare encore que le pre-» mier. Loin de s'arrêter à indiquer des plans qu'il eût » laissé à ses successeurs le soin de réaliser, il montra » que le vrai talent de l'administrateur ne consiste pas » à dire de grandes choses, mais à en faire (1) ». A peine eut-il paru dans les lieux confiés à ses soins, que tout sembla reprendre une forme nouvelle; en peu de temps, des routes superbes, ouvertes de toutes parts, établirent des communications faciles. Les Pyrénées, auparavant inaccessibles, furent forcées, par des travaux immenses, à ouvrir leurs trésors aux arts, à la marine (2) et aux infirmités humaines. Luchon, Bagnères, Cauterès, Saint-Sauveur et Barèges, attesteront à la postérité ce

Vie privée de Louis XV, tom. 4, p. 84.

⁽¹⁾ Discours de M. le Préfet du département du Gers, à l'occasion de la pose de la première pierre du monument qui doit être érigé à d'Etigny.

⁽²⁾ Un premier convoi de mâture arriva à Bayonne sur cette rivière (le Gaspe, rendu navigable dans un cours de 24 lieues), conduit par M. d'Etigny, intendant de la prevince, sous la direction duquel tous les obstacles que l'on avait cru jusques-là invincibles, avaient été surmontés. Ce convoi fut reçu dans la ville au bruit du canon et aux acclamations du peuple : c'était un véritable triomphe pour le Commissaire départi, un des plus habiles qu'il y ait eu sous le règne de Louis XV, un véritable homme de génie et de tête.

que peut un homme d'état inspiré par la sagesse et dont les lumières dirigent l'intrépidité.

Les sollicitudes de Monsieur d'Etigny s'étendaient sur tous les objets utiles ; il encouragea l'agriculture et concourut au progrès des sciences et des lettres. Sa piété augmentait l'admiration inspirée par ses travaux. « Qui » n'était pas frappé, dit un orateur (1), de l'assiduité » religieuse et du respect profond avec lesquels il parais-» sait dans nos temples ? Il me semble le voir encore sortir » de sa demeure, entouré d'une cour nombreuse et bril-» lante, que ses vertus, bien plus que son rang attirait » près de lui, venir assister au plus auguste et au plus » redoutable de nos mystères, et y donner, par sa modes-» tie et son recueillement, l'exemple de cette foi vive qui » est profondément pénétrée de la vérité de ce qui se passe » sur nos autels. Je le vois s'humilier profondément en la » présence du Dieu sauveur; je le vois encore à » l'issue du sacrifice, sortant de nos temples avec le même » cortége : il s'arrête avec les infortunés, il s'informe » avec eux de leurs besoins, de leurs maux; il les con-» sole, il s'attendrit, et leur distribue les largesses de la » charité avec une prodigalité qui excite les murmures » de ses courtisans ».

D'Etigny cessa de vivre à Auch le 24 août 1767 (2). La piété conjugale lui consacra dans l'église de l'ancien monastère de saint Orens, le mausolée dont cette planche

⁽¹⁾ Vid. l'oraison funèbre d'Antoine Megret-d'Etigny, par M. l'abbé Lagrange, vicaire-général de l'évêque d'Agen.

⁽²⁾ Voici quelques fragmens de la lettre qu'il écrivit au Contrôleur général, le 12 du même mois:

[«] Le roi n'a jamais eu de sujet aussi fidèle que moi, qui ait eu » autant de zèle pour son service, et autant d'envie de rendre heu» reux les habitans de la généralité dont il m'avait confié l'ad» ministration. Vous savez que j'ai eu des ennemis, je ne les

offre l'esquisse. Les figures sont d'un bon goût de dessin et la composition ingénieuse ; cet ouvrage fait honneur aux talens de M. F. Lucas, professeur de sculpture à l'école spéciale des arts. Les violateurs des tombeaux n'ont pas respecté ce monument; mais on en a conservé les débris, et M. Balguerie, préfet du département du Gers, a cru devoir les faire placer dans la Basilique de sainte Marie. Les cendres du vertueux d'Etigny ont été transportées dans ce temple, et l'inscription (1) suivante a été placée près du sépulcre :

> OUOD pietas conjugis ANTONII MEGRET-D'ETIGNY Carissimæ memoriæ. Causam lacrimis, Sacravit . Rabies ochlocratica Fœdè sepulchrum everterat.

Hoc

E Rudeto collectum Relliquiis cinereis, Solemniter decerptis et fide servatis, PETRI BALGUERIE Gercii provinciæ prefecti strenui Curis ,

CONSULUM ASSENSU,

[»] ai point mérités ; ils ne connaissaient point le fonds de mon » cœur. J'oublie tout ; Dieu m'a donné la force de leur pardonner...

[»] Mes intentions et mes démarches ont été pures ; je n'ai jamais eu

n en vue que le service de mon Maître et le bien public, et quoi-

[»] que j'aie dérangé très-considérablement ma fortune dans cette

[»] province, pour des objets qui lui sont utiles, je n'ai aucun

[»] regret, parce que j'ai rempli mon inclination et que je crois que » ma mémoire sera chérie.....»

⁽¹⁾ Par M. Sentetz père, membre de l'assemblée constituantes I.

Restituit gratitudo populi;
Rursumque consecravit,
Ad insignem eximii civis honorem;
Ad Reipublicæ decus,
Ad perpetuam posterorum reverentiam;
Ad sequentium Prefectorum exemplar.

ANNO DOM: 1803. REP.CE 12.0

Les habitans du département du Gers n'ont pas cru devoir borner le témoignage de leur reconnaissance à la simple restauration du tombeau de M. d'Etigny. D'après le désir de M. Balguerie et la proposition de M. Sentetz fils, la statue de l'illustre Intendant doit être élevée sur la principale place d'Auch (1). Un artiste, né à Toulouse, est chargé de l'exécution de cette figure; puisse-t-il sentir toute l'importance du travail qu'il a entrepris, et se persuader qu'un ouvrage médiocre serait indigne du magistrat dont les Auscitains veulent honorer la mémoire.

⁽¹⁾ M. Vigan, professeur de sculpture.

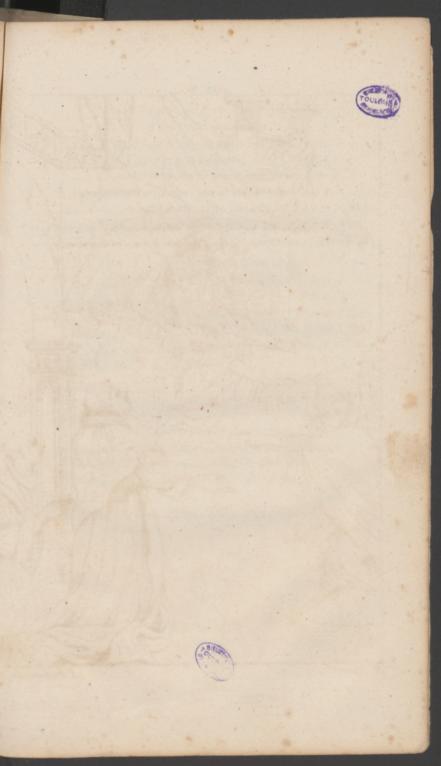




Planche seizième. — La Vierge apparaissant à Saint Bernard. Esquisse par un peintre italien.

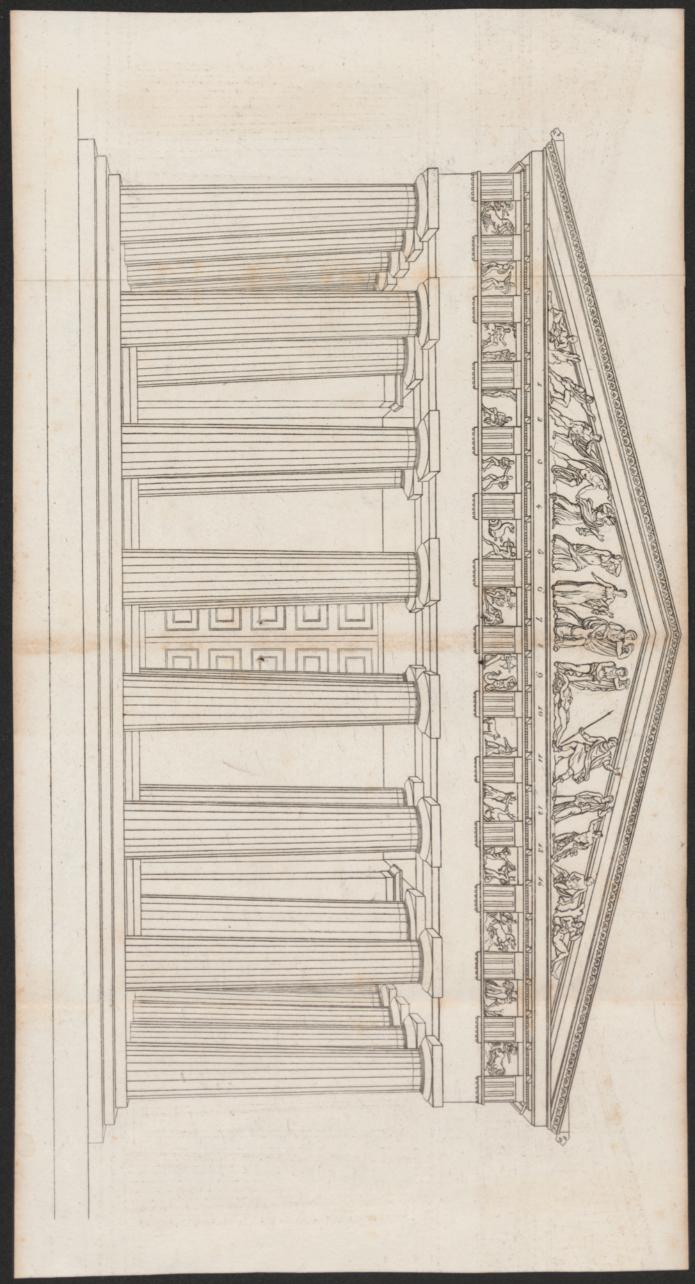
CE petit ouvrage est peint avec facilité, et ne laisse rien à désirer quant à l'ensemble et à la disposition des figures. Les accessoires sont bien entendus et peints avec une chaleur qui correspond parfaitement au ton général.

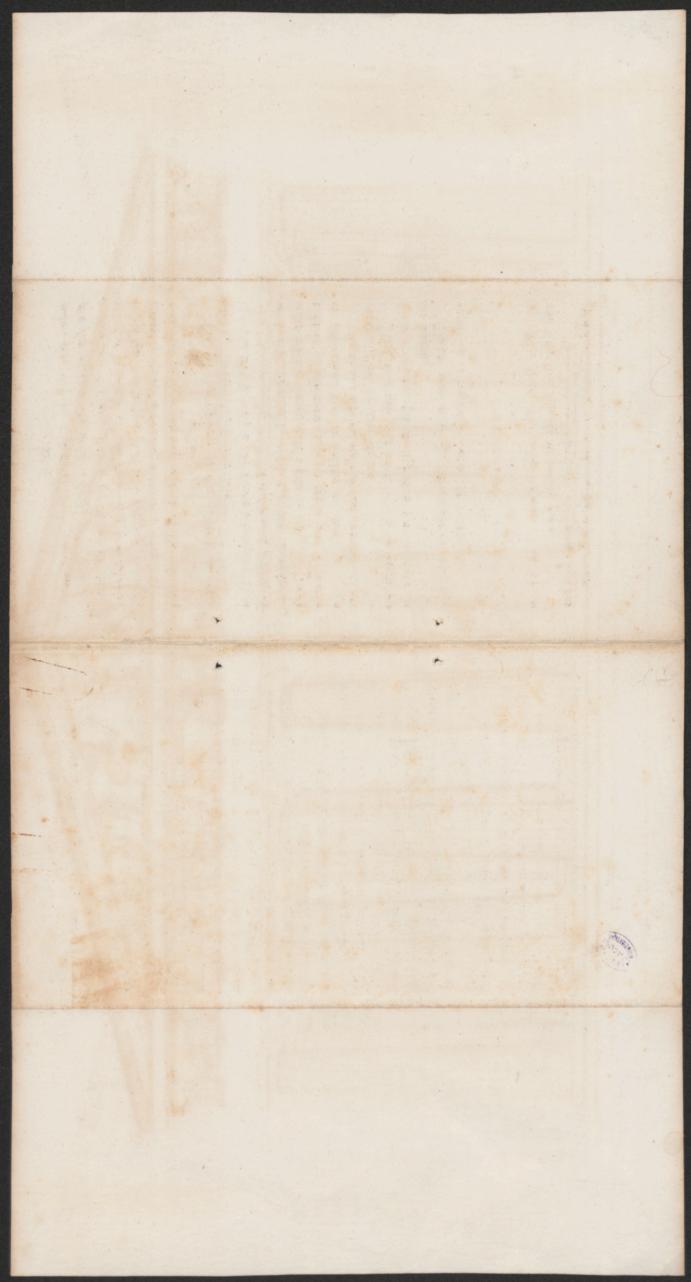
Hauteur, 10 pouces 4 lignes; largeur, 8 pouces 5 lignes.

Quoique l'on ne connaisse pas l'auteur de cette composition, nous avons néanmoins cru devoir la publier, parce que nous sommes persuadés que l'on doit moins s'attacher aux noms des artistes qu'à la bonté des tableaux.

« Beaucoup d'amateurs ne considèrent les ouvrages » pittoresques, dit Félibien, que quand ils savent le » nom de ceux qui les ont faits, et ne les estiment que » par la réputation de leurs auteurs, sans regarder ce » qu'il y a de bon ou de mauvais; c'est assez le défaut » de ceux qui ne connaissent point ou que fort peu en » peinture; car les bons peintres et les personnes intel- » ligentes dans cet art ne s'informent pas toujours si » exactement du nom de celui qui a fait un ouvrage » qu'on leur montre; ils l'estiment par son propre mé- » rite et selon les beautés qu'ils y remarquent ».

a transfer and the second of the property of





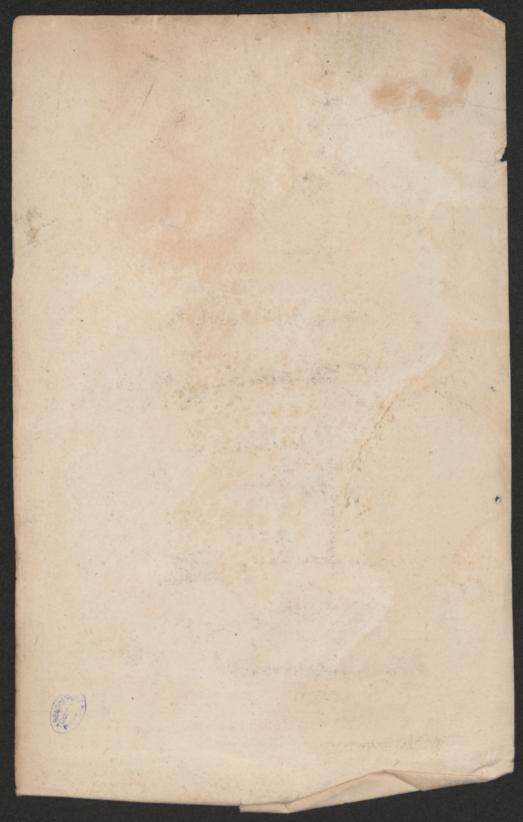


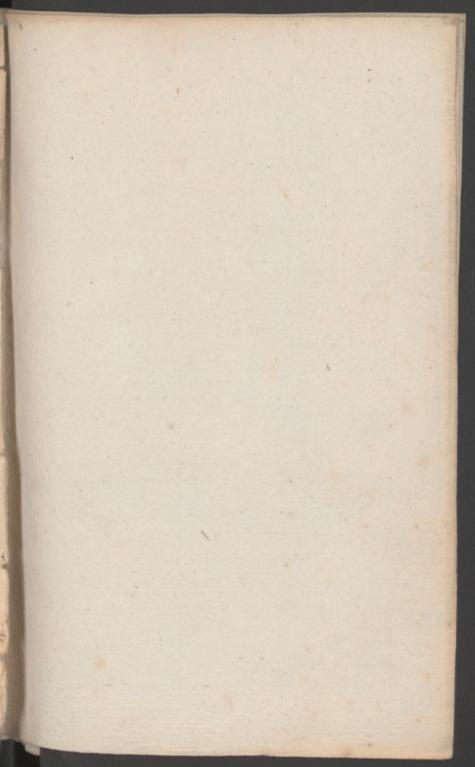
Sche fauvers inv.

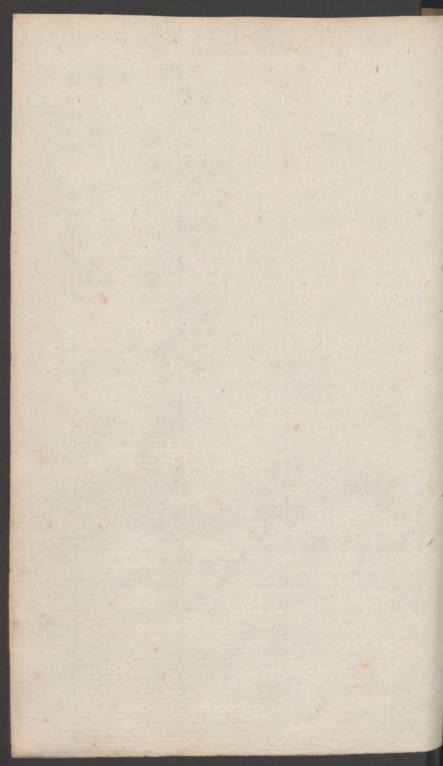
C. Secharman Sc.

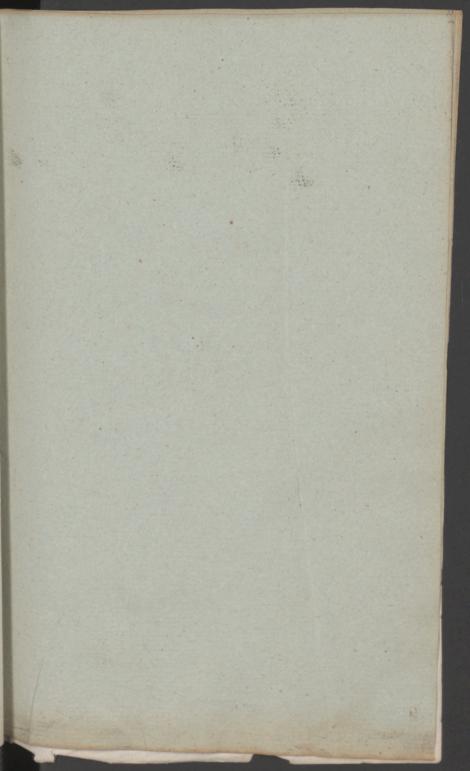
Pohorman Sul Nom to abourin. It y a en un commissaire or police se ce nom que na rich de commun ever le & reweren L'éfrairmour Buson De Vege

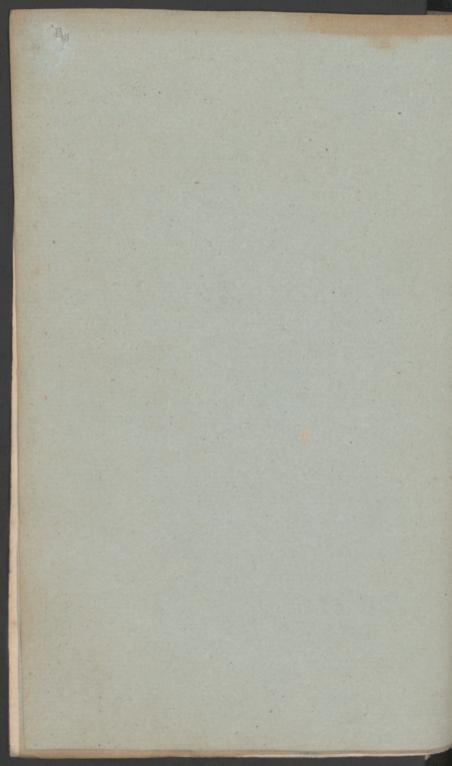


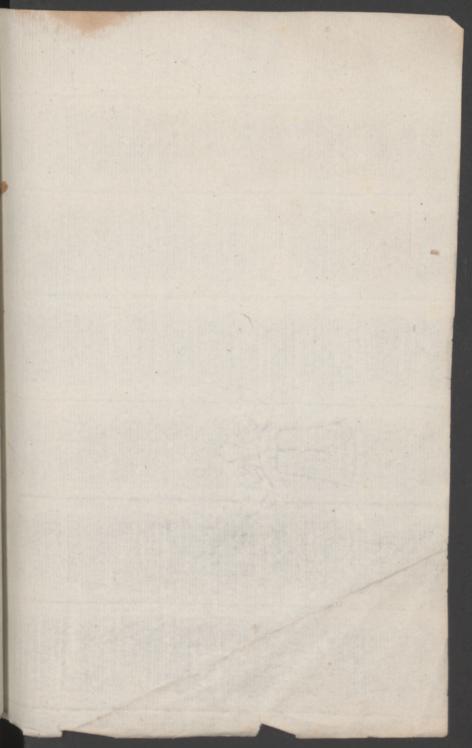












'Ma

